

Claude Arnaud

J'ai tardé à prendre toute la mesure de la cinéphilie de Philippe. Il restait pour moi le grand lecteur de cette religion née sous le soleil noir de Nerval, qui s'épanouit avec Flaubert et triompha avec Mallarmé, produisit des croisées comme Malraux ou des protestants comme Leiris avant de se laïciser sous la pression télévisuelle, puis de se dégrader en marchandise.

Philippe y avait consacré plus que personne, avec une rigueur, un enthousiasme et une sensualité rares. Tous les après-midi il lisait, allongé sur les lits gigognes de notre chambre, avec une prédilection pour les ouvrages enrichis de mots rares, ou réservés aux initiés. Chaque livre était le livre, le reflet sécularisé de la Bible – même s'il finissait corné ou annoté. À l'adolescence il exhibait déjà une bibliothèque de plus de cinq cents volumes – chiffre babélien pour moi, son cadet de quatre ans. Tous ces volumes lui étaient d'après lui donnés par un ami du lycée Claude-Bernard, fils d'éditeur. Je le crus sur parole, avec cette naïveté qu'il recherchait avec un appétit déjà érotique. Plus tard, j'appris qu'il dévalisait chaque mercredi une innocente librairie de la route de la Reine à Boulogne, qui avait pris en affection ce lecteur précoce, et qu'il continuait l'été dans les maisons de la presse de Bastia, ville natale de notre mère.

Le pillage était éclectique. Les *Mémoires* du cardinal de Retz voisinaient avec la *Difficulté d'être* de Cocteau ou le *Nasser tel qu'on le loue* d'Emmanuel Berl. Aux aveux de l'espion Cicéron, qu'adapta Mankiewicz, succédaient les écrits « d'Outre-Tombe » de Chateaubriand – ces génies du double-jeu annonçant les maîtres du clair-obscur que seront Paulhan ou Langlois. Mais le titre qui m'émeut le plus, aujourd'hui que certains de ses livres sont

devenus les miens, reste le *Nick Jordan Incognito* d'André Fernex : sur la couverture des éditions Marabout Junior, un jeune officier de marine évoquant de façon troublante notre père, dont le pinceau ambigu de Joubert avait rendu jusqu'à la délicatesse morale, se penche sur le hangar vertigineux où mouille un sous-marin nucléaire U.S., face « au formidable bastion albanais de Vlone ».

Au cinéma, nous allions peu – jansénisme parental oblige. À moins que Philippe n'ait là aussi appris à resquiller, en jouant de la confiance que sa gravité apparente inspirait. Contrairement aux romans du Livre de Poche Classique et aux essais de la collection « Idées », aux mémoires de guerre de la série « J'ai lu » et aux « nouveaux romans » publiés sous la casaque bicolore de « 10/18 », nous parlions rarement des films vus aux Trois Gudin ou au Murat, une salle du boulevard homonyme. Il est vrai que ces films-là, destinés à un public familial, se passaient de commentaires, des *Canons de Navarone* à la *Belle Américaine*, et de la *Bataille de l'eau lourde* aux *Merveilleux Fous volants*... Je me souviens seulement de notre enthousiasme pour la *Guerre des boutons*, film à la gloire des bandes et des fratries, avec ce que cela comporte de sadisme rentré et d'anarchie érotique.

Des Charlot que notre père projetait sur son Pathé Baby, dont Philippe parle en ouverture de son *Bresson*, je n'ai pas de souvenir marquant. Au contraire des centaines de plaques photographiques de notre grand-père paternel, pharmacien à Bourg-en-Bresse¹. Mais sans doute aimait-il plus que moi, avait-il plus besoin que moi de l'invention des frères lyonnais, si bien nommés. Car c'est la lumière qu'il recherchait d'abord dans l'obscurité des salles, comme l'indice d'un mystère laïc,